

Synthèse

Sur le mouvement des technologies poétiques aux technologies bureaucratiques.

Il est douteux que toutes les inventions mécaniques faites jusqu'à ce jour aient diminué la fatigue quotidienne d'un seul être humain.

JOHN STUART MILL⁴¹.

La prémisse de ce livre est que nous vivons dans une société profondément bureaucratique. Si nous ne le remarquons pas, c'est parce que les pratiques et exigences bureaucratiques sont devenues omniprésentes au point que nous pouvons à peine les voir – ou pire : que nous ne pouvons plus imaginer de faire les choses autrement.

Les ordinateurs ont joué un rôle crucial dans tout cela. De même que l'invention de nouvelles formes d'automatisation industrielle aux XVIII^e et XIX^e siècles a eu l'effet paradoxal de transformer une proportion toujours plus grande des habitants de la planète en ouvriers d'industrie à plein-temps, de même tous les logiciels conçus, ces dernières décennies, pour nous épargner du travail administratif ont fini par nous transformer tous en administratifs à temps partiel ou à temps plein. Les professeurs d'université semblent juger inévitable de passer de plus en plus de temps à s'occuper des subventions, les parents admettent sans mot dire qu'ils consacreront des semaines chaque année à remplir des formulaires en ligne de quarante

pages pour inscrire leurs enfants dans des écoles acceptables, les employés de magasin savent qu'ils vont passer une part croissante de leur vie éveillée à entrer des mots de passe sur leur téléphone pour accéder à leurs divers comptes bancaires et de crédit et les gérer, et pratiquement tout le monde comprend qu'il faut apprendre à effectuer soi-même les tâches autrefois déléguées aux agents de voyages, aux courtiers et aux comptables.

Un jour, quelqu'un a calculé qu'au total, l'Américain moyen passait six mois de sa vie à attendre que le feu passe au vert. Je ne sais pas s'il existe un chiffre comparable pour la durée probable du remplissage de formulaires, mais il doit être au moins du même niveau. Je pense qu'on peut dire sans risque d'erreur qu'aucune population dans l'histoire du monde n'a consacré autant de temps à la paperasse.

Pourtant, tout cela s'est produit, nous dit-on, après le renversement du socialisme bureaucratique, ringard, horrible, et le triomphe de la liberté et du marché. C'est sûrement l'un des grands paradoxes de la vie contemporaine, même si – comme pour les promesses non tenues de la technologie – nous semblons avoir développé une profonde réticence à le regarder en face.

Il est clair que tous ces problèmes sont liés. Je dirais qu'à bien des égards ils constituent, en définitive, le même problème. Et il ne se réduit pas au fait qu'une sensibilité bureaucratique, ou plus précisément managériale, a étouffé toute forme de vision et de créativité techniques. Après tout, comme on ne cesse de nous le rappeler, Internet a déchaîné toutes sortes de visions créatrices et d'ingéniosités collaboratives. En fait, son apport réel est une sorte d'inversion bizarre des fins et des moyens, où la créativité est mise au service de l'administration, pas le contraire.

Je le dirai ainsi : en cet âge final et abêtissant du capitalisme, nous passons des technologies poétiques aux technologies bureaucratiques.

Par technologies poétiques, je désigne l'utilisation de moyens rationnels, techniques, bureaucratiques, pour donner vie à des rêves impossibles et fous. En ce sens, les technologies poétiques sont aussi vieilles que la civilisation. On pourrait même dire qu'elles sont antérieures aux machineries élaborées. Lewis Mumford soutenait que les premières machines complexes ont été constituées de personnes. Les pharaons égyptiens n'ont eu la capacité de construire les pyramides que parce qu'ils maîtrisaient des procédures administratives : elles leur ont permis de développer des techniques de chaînes de production, en divisant des tâches complexes en dizaines d'opérations simples et en assignant chacune d'elles à une équipe de travailleurs – même s'ils ne disposaient pas de mécanique plus complexe que le levier et le plan incliné. La surveillance bureaucratique a transformé des armées de paysans en rouages d'une immense machine. Même beaucoup plus tard, après l'invention des vrais rouages, la conception des mécanismes complexes a toujours été, jusqu'à un certain point, une adaptation de principes initialement conçus pour organiser des personnes⁴².

Pourtant, à de multiples reprises, nous voyons ces machines – que leurs éléments mobiles soient des bras et des torsos ou des pistons, des roues et des ressorts – mises au travail pour réaliser des rêves impossibles sans elles : les cathédrales, les lancements de fusées lunaires, les chemins de fer transcontinentaux, etc. Il est sûr que les technologies poétiques ont en elles, presque invariablement, quelque chose de terrible ; la poésie peut tout aussi facilement évoquer les fabriques sombres et sataniques que la grâce ou la libération. Mais, avec elles, les techniques rationnelles, bureaucratiques, sont toujours au service d'une fin imaginative.

De ce point de vue, tous ces plans fous des Soviétiques – même s'ils ne se sont jamais concrétisés – ont marqué l'apogée des technologies poétiques. Ce que nous avons aujourd'hui,

c'est l'inverse. Non que la vision, la créativité et les rêves fous ne soient plus encouragés. Mais nos rêves restent éthérés : nous ne faisons même plus semblant qu'ils pourraient un jour prendre forme concrète ou charnelle. En même temps, dans les rares domaines où la créativité libre et imaginative est vraiment stimulée, comme le développement de logiciels en source ouverte sur Internet, elle est canalisée, au bout du compte, vers la création de plateformes encore plus nombreuses et efficaces pour remplir des formulaires. C'est ce que j'entends par « technologies bureaucratiques » : les impératifs administratifs sont devenus non les moyens mais la fin du développement technologique. Simultanément, la nation la plus grande et la plus puissante qui ait jamais existé sur terre a passé les dernières décennies à expliquer à ses citoyens que nous ne pouvons plus envisager d'entreprises grandioses, tout simplement, même si – comme le suggère la crise environnementale actuelle – le sort de la Terre en dépend.

Donc, quelles sont les conséquences politiques ?

Avant tout, il me semble que nous devons repenser radicalement certains de nos postulats les plus fondamentaux sur la nature du capitalisme. Le premier pose que le capitalisme est, en un sens, identique au marché, et que l'un et l'autre sont donc hostiles à la bureaucratie, qui est une créature de l'État. Le second pose que le capitalisme est, par nature, progressiste technologiquement. Il apparaît que Marx et Engels, dans leur enthousiasme inconsidéré pour les révolutions industrielles de leur temps, se sont simplement trompés sur ce point. Ou, plus précisément : ils ont eu raison de souligner que la mécanisation de la production industrielle allait finir par détruire le capitalisme ; ils ont eu tort de prédire que la concurrence sur le marché allait obliger les industriels à poursuivre la mécanisation malgré tout. Si cela ne s'est pas produit, il n'y a qu'une seule

explication possible : en réalité, la concurrence sur le marché n'est pas aussi inhérente à la nature du capitalisme que Marx et Engels l'avaient supposé. La forme actuelle du capitalisme, où une large part de la concurrence prend apparemment la forme d'un commerce interne aux structures bureaucratiques des grandes entreprises semi-monopolistes, aurait probablement été pour eux une surprise totale⁴³.

Les défenseurs du capitalisme avancent en général trois grandes thèses historiques : premièrement, il a stimulé un développement scientifique et technique rapide; deuxièmement, même s'il enrichit énormément une petite minorité, il le fait de telle façon qu'il accroît la prospérité de tous; troisièmement, ce faisant, il crée un monde plus sûr et plus démocratique. Il est parfaitement clair qu'au XXI^e siècle, le capitalisme ne fait absolument rien de tout cela. De fait, même ses partisans cessent de plus en plus de prétendre que c'est un système particulièrement bénéfique, et se replient sur une autre thèse : c'est le seul système possible, ou du moins le seul possible pour une société complexe, technologiquement raffinée, comme la nôtre.

En tant qu'anthropologue, je me trouve constamment confronté à ce dernier argument.

LE SCEPTIQUE : Vous pouvez rêver vos utopies à votre guise, moi je parle d'un système politique ou économique qui puisse vraiment fonctionner. Et sur ce plan-là, l'expérience nous a montré que celui que nous avons est réellement la seule option.

MOI : Vous dites que notre forme particulière actuelle de gouvernement représentatif limité – ou de capitalisme des grandes entreprises – est le seul système politique ou économique possible? L'expérience ne nous montre rien de tel. Si l'on regarde l'histoire de l'humanité, on trouve des centaines et même des milliers de systèmes politiques et économiques différents. Et

beaucoup ne ressemblent absolument pas à celui que nous avons maintenant.

LE SCEPTIQUE : Certes, mais vous parlez de sociétés plus simples, à petite échelle, ou à la base technologique bien plus rudimentaire. Je parle de sociétés modernes, complexes, technologiquement avancées. Donc vos contre-exemples sont hors sujet.

MOI : Attendez, vous dites qu'en pratique le progrès technique a limité nos possibilités sociales? Je croyais qu'il était censé avoir l'effet inverse!

Mais même si l'on accepte l'argument, si l'on admet que, quelle qu'en soit la raison, alors que de nombreux systèmes économiques pouvaient autrefois être également viables, la technologie industrielle moderne a créé un monde où ce n'est plus le cas, quelqu'un peut-il sérieusement soutenir que les mécanismes économiques actuels sont aussi les seuls qui seront viables, à jamais, dans tout *futur* régime technologique possible? Cette assertion est évidemment absurde. Et d'abord, comment pourrions-nous le savoir?

Je vous l'accorde : certains adoptent tout de même cette position – aux deux extrémités de l'éventail politique. En tant qu'anthropologue et anarchiste, je me retrouve assez régulièrement confronté au profil « anti-civilisation », qui affirme vigoureusement non seulement que la technologie industrielle actuelle ne peut conduire qu'à une oppression de style capitaliste, mais aussi que cela est nécessairement vrai de toute technologie future ; et que, par conséquent, la libération humaine n'est réalisable que par un retour à l'âge de pierre. Nous ne sommes pas, pour la plupart, des déterministes technologiques de ce genre. Mais, en dernière analyse, on ne peut affirmer l'inévitabilité du capitalisme aujourd'hui que sur la base d'une forme quelconque de déterminisme technologique. Et c'est bien pourquoi, si l'objectif ultime du capitalisme néolibéral

est de créer un monde où personne ne croit qu'un autre système économique, quel qu'il soit, pourrait vraiment fonctionner, il lui faut réprimer non seulement toute idée d'avenir rédempteur inévitable, mais aussi, concrètement, tout avenir technologique radicalement différent. Il y a ici une sorte de contradiction. Il ne peut s'agir de nous convaincre que le changement technologique a pris fin, car cela signifierait que le capitalisme n'est pas vraiment une force de progrès. Il s'agit de nous persuader que la technologie continue à progresser, que nous vivons bel et bien dans un monde de merveilles, mais en veillant à ce que ces merveilles prennent surtout la forme de modestes améliorations (le dernier iPhone!), de rumeurs sur des inventions imminentes (« Il paraît qu'ils vont vraiment sortir des voitures volantes très bientôt⁴⁴ »), de moyens encore plus élaborés pour jongler avec l'information et l'image, et de plateformes toujours plus complexes pour remplir les formulaires.

Je n'entends nullement suggérer que le capitalisme néolibéral – ou tout autre système – puisse remporter un succès permanent à cet égard. D'abord, il est compliqué d'essayer de convaincre le monde qu'on est à la pointe du progrès technique alors qu'en réalité on le freine. Sur ce point, les États-Unis font vraiment du mauvais travail en ce moment, avec leurs infrastructures décrépités et leur paralysie face au réchauffement de la planète (pour ne rien dire de leur décision, symboliquement dévastatrice, d'abandonner le programme des vols habités dans l'espace au moment précis où la Chine renforce le sien). Deuxièmement, il est certain que le rythme du changement ne pourra pas être freiné éternellement. Au mieux, on peut le ralentir. Il y aura des percées; les découvertes gênantes ne pourront pas être étouffées en permanence. D'autres régions du monde, moins bureaucratisées – ou du moins des régions du monde dont les bureaucraties ne sont pas aussi hostiles à la

pensée créatrice —, vont, lentement, inéluctablement, accumuler les ressources nécessaires pour reprendre le mouvement là où les États-Unis et leurs alliés l'ont laissé. Internet offre réellement des possibilités de collaboration et de dissémination qui pourraient, finalement, nous aider aussi à trouver la brèche. D'où viendra la percée? Impossible de le savoir. Dans les deux dernières années, depuis l'impression de la première version de cet essai, il y a eu toute une série de possibilités nouvelles : l'impression 3 D, des progrès dans la technologie des matériaux, des voitures sans chauffeur, une nouvelle génération de robots et, par conséquent, une nouvelle floraison des débats sur les usines robotisées et la fin du travail. Il y a également des indices de percées conceptuelles imminentes en physique, en biologie et dans d'autres sciences; elles sont rendues encore plus difficiles par le verrouillage institutionnel absolu des orthodoxies en vigueur, mais elles pourraient bien avoir aussi de vastes conséquences technologiques.

Au stade où nous en sommes, il n'y a qu'un point dont nous pouvons, à mon sens, être à peu près sûrs : l'invention et la véritable innovation ne se produiront pas dans le cadre du capitalisme actuel de grande entreprise; ni, très probablement, dans aucune forme de capitalisme. Il apparaît de plus en plus clairement que, pour commencer réellement à installer des dômes sur Mars, sans parler de se donner les moyens de découvrir s'il existe réellement dans l'espace des civilisations *aliens* à contacter — ou ce qui se passerait vraiment si nous lançions quelque chose à travers un trou de ver⁴⁵ —, il nous faudra élaborer un système économique entièrement différent. Est-il vraiment inéluctable qu'il prenne la forme d'une nouvelle bureaucratie massive? Pourquoi postulons-nous que c'est une obligation absolue? Peut-être est-ce seulement en brisant les structures bureaucratiques existantes que nous serons un jour capables d'atteindre ces objectifs. Et si nous inventons vraiment des

robots qui lavent le linge ou nettoient la cuisine, il faudra nous assurer que le système qui remplacera le capitalisme, quel qu'il soit, repose sur une répartition beaucoup plus égalitaire de la fortune et du pouvoir, une répartition ne comprenant plus ni les super-riches, ni les désespérément pauvres prêts à faire leur ménage. Alors seulement, la technologie commencera à être canalisée vers les besoins humains. Et c'est notre meilleure raison de briser là, de nous affranchir de l'emprise paralysante des gestionnaires de fonds spéculatifs et des PDG, de libérer nos rêves des écrans où ils les ont emprisonnés et de laisser nos imaginations redevenir une force matérielle dans l'histoire de l'humanité.